

# Misogynie et condition féminine en Europe occidentale à travers les œuvres littéraires (XII<sup>e</sup> – XIV<sup>e</sup> siècles)

Konan Parfait N'GUESSAN  
Enseignant-chercheur en Histoire médiévale  
Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan  
[parfaitnguessan77@gmail.com](mailto:parfaitnguessan77@gmail.com)

---

RASS. Pensées Genre. Penser Autrement. VOL 4, No 3 (Novembre 2024)

## Résumé

Cet article analyse le discours qui sous-tend la dévalorisation de la femme et s'appuie sur trois œuvres littéraires de la fin du Moyen Âge. L'objectif est de dégager le sens de l'image construite de la femme et surtout comprendre le discours misogynne omniprésent dans cette société et aussi évaluer son impact sur la condition féminine. On comprend, *in fine*, que la représentation négative de la femme dans la littérature médiévale découle de l'absorption d'idées issues de la culture patriarcale antique et chrétienne qui sont devenues au fil du temps des stéréotypes dans la culture occidentale du Bas Moyen Âge. Ce regard négatif sur la femme influence la condition féminine ; la société détermine son rôle social en fonction des idées qu'elle a de ses capacités morales ou intellectuelles.

**Mots clés :** Misogynie, femme, littérature, représentation, perception.

## Misogyny and the status of women in Western Europe through literary works (12th-14th centuries)

### Abstract

This article analyzes the discourse which underlies the devaluation of women and draws on three literary works from the end of the Middle Ages. The objective is to identify the meaning of the constructed image of women and above all to understand the misogynistic discourse omnipresent in this society and also to assess its impact on the status of women. We understand, ultimately, that the negative representation of women in medieval literature stems from the absorption of ideas from ancient patriarchal and Christian culture which over time became stereotypes in the Western culture of the Late Middle Ages. This negative view of women influences the female condition; society determines its social role based on the ideas it has of its moral or intellectual capacities.

**Key words:** Misogyny, women, literature, representation, perception.

## Introduction

La femme occidentale médiévale a laissé une image ambivalente dans l'historiographie. Cette double perception s'observe aussi bien dans les traités politiques que les œuvres littéraires où des auteurs véhiculent leurs idées et conceptions sur le genre féminin. À partir des XIIe et XIIIe siècles, se multiplient les écrits qui s'inspirent de l'amour courtois et idéalisent la femme comme une partenaire, une associée de l'Homme (M. Rouche, 1981, p. 581). À l'opposé, on trouve dans une bonne partie de cette même littérature des auteurs qui ne font guère le sigisbée. Certaines œuvres courtoises n'échappent d'ailleurs pas à cette réalité. La dévalorisation du féminin rôde sous la surface de l'idéalisation courtoise (R. Howard Bloch, 1993, p. 18). Cela souligne l'omniprésence du dénigrement de la femme dans la littérature médiévale.

Cette vision péjorative et misogyne semble avoir traversé le temps<sup>1</sup>. D'où les études qui sont menées pour comprendre ce mépris des femmes. Si récemment A. Gargam et B. Lançon (2020, 311 p.) ont envisagé cette problématique dans la longue durée, de l'antiquité au XXe siècle, cet essai veut comprendre les idées misogynes de la fin du Moyen Age. C'est pourquoi il semble utile et digne d'intérêt d'étudier le regard qui était porté sur la femme par les auteurs médiévaux afin de dégager le sens de l'image construite d'elle et surtout de comprendre le discours misogyne omniprésent dans cette société pour évaluer son impact sur la condition féminine dans la société occidentale du Bas Moyen Age.

L'analyse s'inscrit dans la perspective de l'histoire des représentations. Par le truchement d'une approche constructiviste (G. Galvez-Behar, 2009, pp. 103-113) qui met l'accent sur les perceptions des auteurs littéraires, cet examen entend dégager les lignes maitresses permettant d'expliquer et de comprendre l'image que donnent ces auteurs médiévaux de la femme. Il s'agit donc, dans cette étude, de faire ressortir les fondements et les principales caractéristiques de la perception de la femme chez les auteurs littéraires de la fin du Moyen Age. On sait que dans ces œuvres le récit littéraire se nourrit principalement d'idéaux, de lieux communs et d'images stéréotypées tirés de la culture chrétienne occidentale.

---

<sup>1</sup> Dans les combats féministes du XXe siècle, la lutte était surtout dirigée contre la marginalisation des femmes dans certaines sociétés occidentales. Les féministes s'interrogent alors sur les origines de la discrimination du genre féminin et l'on pense que cela doit être recherché dans la mauvaise perception et dans les stéréotypes développés contre la femme dans l'histoire de l'Occident. La période médiévale qui a vu la formation et la structuration des États d'Europe occidentale apparaît comme un champ d'investigation approprié au regard des idées répandues sur la misogynie médiévale.

Pour comprendre la peinture faite de la femme et résoudre le problème posé, l'étude se fonde sur des sources littéraires de la France médiévale : *Le Roman de la Rose*<sup>2</sup>, *Les Lais de Marie de France*<sup>3</sup> et *Les Fabliaux*<sup>4</sup>. En plus de leur réputation misogyne, ces œuvres ont connu un très grand succès entre la fin du XIIe siècle et le début du XIVe siècle<sup>5</sup>.

Centrée sur le royaume de France aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles, la réflexion est rythmée par deux temps forts. Dans un premier temps, il est question de faire ressortir les bases du discours péjoratif sur la femme. Le deuxième centre d'intérêt a pour objet les principales caractéristiques de la description faite de la femme par ces auteurs littéraires et l'impact de cette vision sur la condition féminine.

## **1. Les fondements de la représentation négative et stéréotypée de la femme**

En parcourant la littérature de la fin du Moyen Age, on retrouve non seulement les mêmes conceptions dévalorisantes sur la femme, mais on découvre également les idées ou justificatifs sur lesquels repose cette image monolithique de la femme. Ces sources révèlent que la société occidentale de la fin du Moyen Age a été fortement influencée par les idées des penseurs ou philosophes de l'époque antique sur la femme ainsi que celles des exégètes du texte biblique. Leur vision du genre féminin s'est ancrée au fil du temps dans la société occidentale et cela a débouché sur des stéréotypes qui sont utilisés systématiquement contre la femme.

### **1.1 L'héritage culturel et religieux de l'Antiquité**

Les érudits du Moyen Age, en particulier ceux de la fin de l'époque médiévale, ont été bercés dans des théories laissées par les philosophes de l'Antiquité. On sait la fascination que les peuples germaniques qui ont bâti la civilisation médiévale avait pour la civilisation gréco-romaine dont ils ont hérité et copié à plusieurs égards. Les idées péjoratives sur la femme

---

<sup>2</sup> *Le Roman de la Rose* est un chef d'œuvre de la littérature française du XIIIe siècle. Composé vers 1230 par Guillaume de Lorris dont nous ne savons rien, l'œuvre a été continuée quarante ans plus tard environ, entre 1270 et 1285, par Jean de Meun. La première partie de Guillaume Lorris se présente comme le récit d'un songe, d'une histoire d'amour courtois. Dans sa continuation, Jean de Meun semble d'abord apporté une consolation philosophique à l'amoureux désespéré avant de dénoncer le caractère factice de l'amour courtois et d'afficher son hostilité à l'égard de la femme.

<sup>3</sup> C'est un recueil de poèmes écrits par Marie de France (1154-1189). Les lais, composés entre 1160 et 1178, sont des fables, des récits d'aventure et d'amour avec une écriture basée sur des images. Ces 12 brèves nouvelles ont des sujets assez divers : l'adultère, la courtoisie...

<sup>4</sup> Le fabliau est un genre comique nouveau qui émerge à l'orée du XIIIe siècle, soit peu après l'écriture du recueil de Marie de France. Les Fabliaux sont des contes à rire en vers. En fait, il s'agit d'une peinture des mœurs de l'époque, de petites histoires entre rire et satire. On estime à près de 150, ces récits entre 1159 et 1340, avec plusieurs auteurs, la plupart étant anonymes.

<sup>5</sup> Elles s'inscrivent toutes dans la révolution poétique au XIIe siècle où l'on passe des « copistes » des grands textes de l'Antiquité latine à une ère de création d'œuvres nouvelles.

répandues dans la société et dans la littérature médiévale procèdent de cette culture antique. La vision négative de la femme dans la société occidentale et dans sa littérature s'inspire également des écrits des commentateurs antiques de la Bible.

Les conceptions misogynes émises au cours de l'Antiquité ont influencé l'image que les gens du Moyen Age se font de la gente féminine. Les érudits du Moyen Age diffusent, à travers leurs œuvres littéraires, les idées qu'ils reçoivent de cette civilisation. C'est le cas de Jean de Meun. Ce clerc érudit, docteur en théologie, lié au monde universitaire parisien, en voulant afficher son rejet de l'amour courtois et affirmer son antiféminisme, reprend à son compte les mythes antiques qui marginalisent la femme. Dans la mythologie gréco-romaine, la femme est constamment présentée sous des traits négatifs. Jean de Meun évoque plusieurs de ces mythes afin d'illustrer l'image négative qu'il a de la femme. Il relate cette mise en garde du roi Phoronée à son frère à l'égard de la femme : « *Le roi PHonorée, sur son lit de mort à son frère Léonce : frère je te déclare que je mourrais très heureux si jamais je n'avais pris femme* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 155).

Dans la mythologie grecque, Phoronée est le fils du dieu-fleuve Inachos et de l'Océanide Mélia. Il présente la femme comme un véritable supplice dans le mariage et l'associe au malheur. Cela laisse transparaître un manque de confiance à l'égard de la femme. Ce manque de confiance tire sa source en réalité d'une crainte de la femme qui est aussi le fait d'un mythe répandu dans l'Antiquité aussi bien chez les grecs que chez les romains. L'auteur du *Roman de la Rose* revient sur ce mythe misogyne en ces termes :

Hercule (...) accomplit beaucoup de travaux, il vainquit douze monstres horribles, mais il ne put venir à bout du treizième : ce fut Déjanire, son amie qui lui déchira la chair toute enflammée de venin de la venimeuse chemise : auparavant, il avait eu son cœur blessé d'amour pour Iole. Ainsi fut dompté par une femme l'invincible Hercule (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 161).

L'analogie qui est faite ici entre la femme et les monstres est frappante. La femme est présentée comme le « *treizième* » monstre, qui plus est, a vaincu le héros grec. Hercule, demi-dieu dans la mythologie grecque, est célèbre pour avoir affronté et vaincu « *douze monstres horribles* <sup>6</sup> ». En dépit de ses prouesses, c'est son épouse Déjanire<sup>7</sup> qui finit par causer sa perte. Peu à peu abandonné par Hercule pour Iole, Déjanire offre à ce dernier une tunique qu'elle a

---

<sup>6</sup> Ce sont le lion de Némée, l'hydre de Lerne, la Biche de Cérynie, le sanglier de d'Erymanthe, les écuries d'Augias, les oiseaux du lac Stymphale, le taureau crétois, la capture des juments de Diomède, la ceinture de la reine Hippolyte, les bœufs de Géryon, le chien Cerbère et les pommes d'or du jardin des Hespérides.

<sup>7</sup> Déjanire est la seconde épouse du héros et demi-dieu grec Héraclès connu sous le nom d'Hercule.

trempée dans le sang du centaure Nessus, qui était du poison, pensant qu'il s'agissait d'un filtre d'amour. Dès qu'Hercule l'enfile, il est submergé par la douleur et sa peau se met à brûler. Il déchire au même moment la tunique mais le poison a déjà pénétré son corps. Hercule souffre terriblement même s'il ne peut mourir aussitôt, étant un demi-dieu. Finalement, il met fin à ses jours en tant qu'humain en se brûlant à un buché. C'est donc une femme qui arrive à bout de « *l'invincible Hercule* ». Ce mythe a fortement contribué à nourrir la crainte envers la femme, le manque de confiance ainsi que le regard misogyne dont elle était déjà l'objet dans l'Antiquité.

On retrouve cette même tendance à "se servir" de mythes antiques misogynes également chez la poétesse Marie de France. Elle s'empare du mythe antique du loup-garou pour accabler la femme dans *Le lai du Bisclavret* (M. de France, 1998, p.78). Dans le monde gréco-romain, il existe plusieurs histoires de loups-garous<sup>8</sup>. Marie écrit dans le prologue de son recueil qu'elle s'inscrit dans l'héritage littéraire des Anciens, aux textes de qui elle veut « *ajouter des gloses* ». Cela explique le fait que la plupart des fables de Marie de France, proviennent de sources antiques (B. Laïd, 2015, p. 11).

Plusieurs fabliaux et fables construisent leur intrigue autour de l'adultère. Chez Marie, l'adultère reste une entreprise féminine alors que dans les fabliaux, elle peut être décidée, organisée par l'amant (B. Laïd, 2015, pp. 17-18). La dérision de l'adultère n'est pas une particularité du XIIIe siècle. On a dans l'Antiquité plusieurs exemples notamment les mythes des escapades de Jupiter ou de la liaison entre Venus et Mars. Le thème de l'épouse infidèle permet de se rendre compte que les matériaux utilisés dans la littérature contre la femme peuvent remonter de l'Antiquité.

Cités dans la littérature médiévale, ces mythes apparaissent comme des justificatifs du regard défavorable que leurs auteurs ont de la femme. De plus, ces auteurs fondent leur opinion négative de la femme sur les conceptions misogynes de leurs homologues de l'Antiquité. De nombreux universitaires du Moyen Age prennent comme référents au niveau des idées les hommes de lettres et philosophes antiques. Jean de Meun s'inscrit dans cette logique, lui qui considère leurs écrits négatifs sur la femme comme étant raisonnables donc vrais : « *Je ne mentirai en rien, si les prud'hommes qui firent les anciens livres ne mentirent : s'accordent avec ma raison quand ils dépeignent la nature et les mœurs des femmes et ils ne furent pas fous ni ivres* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 260).

---

<sup>8</sup> L'histoire de Lycaon dans *Métamorphoses* d'Ovide, dans le *Satiricon* de Pétrone, dans le *Bucoliques* de Virgile ou encore dans une fable d'Esopé, « Le voleur et l'aubergiste ».

Les écrivains antiques qu'il cite dépeignent la femme sous des traits obscurs. C'est dire qu'il épouse leurs pensées misogynes et s'appuie sur elles pour établir la pertinence de ses propres idées qui dévalorisent la femme. Il fait allusion au poète romain Juvénal qui s'attaque à la femme dans son œuvre *Satires*. Il écrit :

De même Juvénal s'adressant à Posthumus s'écrie : « Posthumus, tu veux prendre femme ? Ne peux-tu trouver hart, corde ou licol à vendre, ou sauter par la fenêtre d'où l'on peut voir de haut et loin, ou te laisser choir du pont ? Quelle furie te mène à ce supplice (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 155).

Dans cette citation de Jean de Meun, le poète romain Juvénal met en garde Ursidius Posthumus contre le mariage à cause des vices et défauts de la femme. Plus loin, Jean de Meun accable le genre féminin en reprenant encore à son compte une idée de Juvénal selon laquelle les femmes sont de nature diabolique et abonnées à d'innombrables pratiques néfastes dont l'empoisonnement et la sorcellerie. Juvénal affirme en effet que :

(...) C'est le moindre des péchés dont les femmes sont capables ; leur nature les porte à faire pis. Ne voit-on pas comment les marâtres préparent des poisons à leurs fillâtres, et comment elles se livrent aux charmes et sorcelleries, et à d'autres pratiques diaboliques dont nul ne pourrait dire le nombre (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 160)

La littérature médiévale cite aussi des philosophes antiques dont les théories incitant à un certain mépris de la femme servent à alimenter les discours misogynes de la fin du Moyen Âge<sup>9</sup>. C'est le cas d'Aristote<sup>10</sup> pour qui c'est « *par débilité et faiblesse que le corps qui prend forme dans le corps de la mère devient celui de la femme* ». Pour Aristote, la femme est ontologiquement inférieure à l'homme. Il considère qu'elle est plus proche de l'enfant ou de l'animal. En conséquence, selon la théorie développée par Aristote et reprise par des érudits du Moyen Âge, la femme est faite pour être gouvernée par l'Homme, le sexe fort. Elle est incapable de transmettre autre chose que la forme de la vie à l'embryon, et non son essence, qui est une prérogative essentiellement masculine.

La littérature qui déconstruit l'image de la femme à la fin du Moyen Âge s'inspire largement de la culture antique dont elle reprend les idées et les théories. Les auteurs médiévaux prennent

---

<sup>9</sup> Au XVe siècle, Christine de Pisan s'insurge contre ces idées de penseurs antiques relayées dans la littérature et largement répandues dans la société occidentale du Bas Moyen Âge. Par ses écrits, elle met en évidence l'ampleur de l'image méprisable de la femme bâtie ou diffusée par ces philosophes. Christine de Pisan (1364-1430) est une philosophe et poétesse française de naissance vénitienne. Par ses écrits, elle mène un combat pour la réputation des femmes, compromises par les écrivains misogynes qui les accablent de critiques qu'elle juge imméritées. Dans *Le livre des Épîtres du débat sur Le Roman de la Rose*, qu'elle rédige entre 1401 et 1402, elle critique et dénonce la misogynie et l'obscénité présente à l'encontre des femmes dans *Le Roman de la Rose*.

<sup>10</sup> Aristote (384-322 avant J.-C) est un philosophe grec de l'Antiquité qui eut une grande influence sur le monde occidental.

aussi pour référence les discours des exégètes antiques de la Bible concernant la femme. Dans *Le Roman de la Rose*, le clerc Jean de Meun relaie les doctrines chrétiennes et les écrits de théologiens antiques qui dévalorisent la femme. Il reprend à son compte le discours sur le personnage biblique Samson, victime de la trahison d'une femme, son épouse Dalila. Il écrit : « *De même aussi Samson qui pouvait se mesurer avec dix hommes à la fois quand il avait ses cheveux fut trahi par Dalila* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 161).

Comme dans le mythe herculéen, ce récit biblique est utilisé comme la preuve que la femme est un être déloyal duquel l'homme doit se méfier. Jean de Meun convoque le fait biblique de la chute de Samson du fait d'une femme pour asseoir ses récriminations contre le genre féminin. On met ainsi en avant une culture chrétienne qui militerait pour la méfiance à l'égard de la femme. L'univers médiéval est sensible aux discours fondés sur la Bible. Les auteurs littéraires qui sont majoritairement des clercs font constamment référence aux dispositions scripturaires. Ils se réfèrent également aux exégètes du texte biblique. Sur la femme, les conceptions de deux pères de l'Église font autorité. Ce sont les théologiens Saint Augustin et Saint Thomas d'Aquin, docteurs de l'Église.

Pour Saint Augustin<sup>11</sup>, dans l'ordre de la création, la femme est subordonnée à l'Homme. Elle est moins parfaite que l'Homme. Pour l'harmonie de la création elle doit se soumettre à l'Homme. La subordination de la femme qui en découle est donc bonne et voulue par Dieu. S'inspirant de Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin considère que la subordination de la femme est justifiée en raison de sa faiblesse (M. Dubois, 2007, p. 67). Elle possède moins de raisonnement et elle est incapable et imparfaite. C'est pourquoi, elle a besoin d'un Homme pour la diriger. On retrouve chez Jean de Meun ces théories sur l'infériorité ontologique de la femme. Il écrit qu'« *elles ( les femmes) sont crédules et naïves, de nature malléable* » (2006, pp. 277). Il perpétue à travers la littérature de la fin du Moyen Age l'idée des pères de l'Église selon laquelle la femme est un être défectueux ou incomplet dont l'existence n'est pas indispensable (M. Dubois, 2007, p. 67).

La culture antique et chrétienne fournit ainsi à la littérature misogyne médiévale les bases théoriques de leur dénigrement. Ces théories vont constituer des stéréotypes dans l'imaginaire

---

<sup>11</sup> Augustin d'Hipone ou Saint Augustin (354-430), philosophe et théologien, docteur en théologie, est l'un des quatre pères de l'Église latine. Avec les autres pères de l'Église, Jérôme Stridon, Ambroise de Milan et Grégoire le Grand, Saint Augustin a contribué à formuler la doctrine de l'Église entre le IIe et le VIIe siècle.

de bon nombre de lettrés de la fin du Moyen Age. Dans la littérature, le discours dévalorisant contre la femme est construit également à partir de ces préjugés.

## 1.2 Les stéréotypes féminins de la fin du Moyen Age

La culture antique et les théories des pères de l'Église ont débouché sur des préjugés utilisés contre l'image de la femme dans la société. L'idée répandue est que la femme est un être superficiel, instinctif et dénué de raisonnement.

L'auteur du *Roman de la Rose* échafaude le manque de raisonnement de la femme. À travers le personnage féminin « la vieille », Jean de Meun estime que « *la femme a très pauvre jugement* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, pp. 247). C'est un préjugé né des théories ou idées d'auteurs anciens. On peut citer à ce sujet Saint Augustin pour qui la subordination de la femme vis-à-vis de l'Homme s'explique par le fait que celle-ci possède moins de discernement que l'Homme ; d'où l'idée qu'elle a besoin de ce dernier pour la diriger (M. Dubois, 2007, p. 62). À la fin du Moyen Age, de nombreux hommes de lettres estiment, comme Jean de Meun, que « *la femme n'a pas la science du bien et du mal* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 164). C'est pourquoi, il les présente comme « *crédules et naïves, et de nature malléable* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 277).

On pense ainsi que la femme se caractérise surtout par son manque de discernement. Elle réagirait donc avec les émotions et non avec la raison. Ce qui fait d'elle un être foncièrement instinctif : « *Ainsi la femme est persuadée au milieu de tous ses excès, soit en bien, soit en mal, à droit ou à tort, de faire nulle chose qu'elle ne doive, et cet instinct, elle ne l'a pas acquis à l'école mais elle le tient de naissance* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 172). Jean de Meun présente le manque de raisonnement et de discernement chez la femme comme un état de nature. Elle ne serait donc pas un être de raison, comme l'Homme. Pour Jean de Meun, elle ne réagirait aux situations de la vie que par instinct, qui est une entité psychique proche de l'animal. Ce sont des conceptions anciennes qui se sont figées dans les mentalités de la fin du Moyen Age comme des stéréotypes. On reproche aussi à la femme d'avoir un caractère superficiel.

La femme est vue et dépeinte dans la littérature comme obnubilée par la coquetterie et la séduction. Plusieurs hommes de lettres estiment que les femmes usent de nombreux artifices comme les maquillages ou autres soins corporels afin de faire succomber les hommes à la tentation sexuelle. S'inscrivant dans cette logique, Jean de Meun fait remarquer que « *si la femme veut être belle, ou si elle met tout son soin à le paraître en s'ornant et en s'attifant, c'est pour guerroyer contre chasteté* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 159).



On lie ici l'ornementation féminine à la superficialité et surtout au vice, la volonté affichée de favoriser la débauche sexuelle. En réalité, c'est une condamnation du maquillage par la société occidentale de la fin du Moyen Age qui finit par toucher la femme, qui en fait usage. En effet, dans le royaume de France, le maquillage est assez mal perçu. Proscrit par l'Église, il est considéré comme un symbole de luxure conduisant irrémédiablement à la débauche ; en un mot, un subterfuge diabolique. C'est pourquoi, tous les efforts que fournit la femme pour paraître belle et attirante apparaissent détestables pour les mentalités de l'époque, même si une certaine hygiène corporelle est permise. De tous les cas, l'attrait des femmes pour les artifices est utilisé pour construire le discours sur le caractère superficiel du genre féminin.

Par leurs discours misogynes, les auteurs littéraires de la fin du Moyen Age se font l'écho de la culture antique laïque et chrétienne. A l'instar de la plupart des intellectuels de leur temps, ceux-ci sont restés fascinés par les théories et pensées des auteurs antiques, philosophes laïcs et chrétiens, dont les œuvres ont traversé le temps. Les auteurs médiévaux s'inspirent de leurs idées de dénigrement de la femme pour construire leur propre discours de dévalorisation du genre féminin. Dans ce discours, on voit l'utilisation de stéréotypes répandus dans la société du Bas Moyen Age contre les femmes. Cette représentation de la femme a pris des traits spécifiques et elle détermine la situation de la femme dans la société, au regard de la présentation faite dans littérature.

## **2. Les traits principaux de la perception négative de la femme et son impact sur la condition féminine**

Il importe d'analyser dans un premier temps les éléments de caractérisation du portrait péjoratif de la femme dans la littérature de la fin du Moyen Age avant d'envisager dans un second temps son incidence sur la façon de concevoir la condition des femmes à cette époque, d'après les auteurs littéraires.

### **2.1 Les grands traits de la représentation de la femme**

Dans une volonté moralisatrice et de satire sociale, les auteurs littéraires expriment leur perception négative de la femme et dénoncent son manque de vertus. La figure féminine qu'ils construisent peut être appréhendée sous les traits de la félonie et de l'infidélité, du meurtre et aussi de l'avidité.

#### **2.1.1 La femme félonne et infidèle**

Quand on parcourt *Le Roman de la Rose*, l'auteur insiste sur le rôle négatif de la femme dans la stabilité du couple. Elle apparaît comme un partenaire non fiable dans la relation de

conjugalité. Pour lui, la femme est un être bavard à qui il faut éviter d'avoir confiance en confiant des informations cruciales qui ne doivent pas être divulguées : « *Quiconque confie ses secrets à sa femme en fait sa souveraine. Nul homme né de mère, s'il n'est ivre ou hors de sens, ne doit révéler à une femme, même loyale et débonnaire, rien de ce qui soit à cacher s'il ne veut l'apprendre d'autrui* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 278).

Pour Jean de Meun, la femme est indigne de confiance car sa nature bavarde et commère l'emmène inévitablement à trahir en révélant tout secret qu'on lui confie. Et il ajoute qu'« *elle le dirait, tôt ou tard, même si on ne l'invitait pas ; pour rien au monde elle ne s'en tairait* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 278). On pense aussi que la femme peut utiliser les confidences à lui faites par son époux pour lui faire du chantage et le dominer. De nombreux auteurs de l'époque abondent dans le même sens que Jean de Meun et pointent également du doigt la félonie féminine. Ainsi, *Les lais de Marie* relatent la trahison de l'épouse de Bisclavret. En effet, Bisclavret, du fait de sa nature mi-homme, mi-loup-garou, est obligé d'abandonner sa femme chaque semaine pendant trois jours afin d'amorcer et achever sa transformation en loup-garou avant de revenir auprès d'elle (M. de France, 1998, p. 77).

Contrarié par ce fait, la femme du Bisclavret finit par demander à son époux les raisons de son absence hebdomadaire. Craintif face à la demande de sa femme, le Bisclavret répond : « *Dame (...), au nom de Dieu, pitié ! Si je vous le dis, il m'arrivera malheur, ce sera la fin de votre amour pour moi et ma propre perte !* » (M. de France, 1998, p. 78). On voit que, le Bisclavret craint que le fait de se confier à son épouse conduise à sa perte. Après insistance, il lui révèle son secret et lui indique l'endroit où il garde ses vêtements une fois transformé. Il lui signifie que sans ses vêtements, il ne pourrait plus redevenir homme. Une fois le secret connu, celle-ci cherche à le quitter tout en révélant son secret à son amant<sup>12</sup>. Quand Bisclavret se transforme une fois de plus, il est victime de la félonie de son épouse qui le dépouille de ses vêtements afin qu'il ne retrouve plus son apparence humaine (M. de France, 1998, p. 78).

Ces écrits qui soulignent le caractère déloyal de la femme abondent dans la littérature. De la même façon, cette littérature insiste sur l'infidélité de la femme en matière sexuelle. La

---

<sup>12</sup> « *Longtemps elle chercha le moyen de se séparer de son époux. Elle ne voulait plus dormir à ses côtés. Alors elle convoqua par un messager un chevalier de la contrée, qui depuis longtemps l'aimait, multipliait prières, requêtes et offres de service, alors qu'elle ne l'aimait pas et se refusait à lui. Elle lui ouvrait son cœur : « Ami, dit-elle, réjouissez-vous ! Je vais mettre tout de suite un terme à votre souffrance, je ne vous opposerai plus aucun refus. Je vous offre mon amour, je me donne à vous ; faites de moi votre amie !* » (Marie de France, 1998, pp. 79-80).

femme est décrite comme incapable d'être chaste et de se contrôler sexuellement. Pour Jean de Meun, il est impossible de trouver une femme fidèle :

D'honnêtes femmes, il en est moins que de phénix (...). Moins que de phénix ? C'est une comparaison flatteuse ; dites plutôt : moins que de corbeaux blancs (...) si tu trouves une chaste épouse, va-t-en agenouiller au temple, adore Jupiter, tête basse, et sacrifie à Jumon une vache toute dorée, car jamais bonheur plus merveilleux n'advint à nulle créature (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 154).

L'infidélité féminine semble même encouragée par des femmes. Dans *Le Roman de la Rose*, Jean de Meun met en scène un personnage féminin, « *La Vieille* », qui incite les jeunes filles à cette pratique : « *aussi doit-on les tromper sans remords. La femme qui n'a qu'un ami est insensée. Elle doit en avoir plusieurs, et s'efforcer autant qu'elle peut de les séduire et de leur plaire, de telle sorte qu'ils se ruinent pour elle* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 224). Dans les *Fabliaux*, on a cette même idée de la lubricité féminine avec la confession d'une femme infidèle qui, se sentant proche de mourir, décide de se confesser afin d'expié ses péchés. Son époux décide de se faire passer pour le prêtre afin de découvrir le péché qui pèse tant sur sa conscience. De cette façon, il découvre que sa femme le trompe avec ses serviteurs : « *Mais j'étais bien mauvaise femme, qui me donnais à mes valets, les faisais coucher avec moi, et d'eux je faisais mon plaisir ; Mea culpa, je me repens* » (Robert Guette, 1987, p. 115.). De plus, se faisant moraliser par son mari déguisé en prêtre, elle répond que « *rarement pourrait-on trouver Femme qui s'en puisse tenir A son mari uniquement, (...); Car elles sont par nature ainsi faites Qu'elles ont désirs, croyez-moi* » (Robert Guette, 1987, p. 115.)

Le discours imputé à l'épouse infidèle tend à présenter la faute commise comme un penchant naturel de la femme, tout comme la félonie. Tout cela illustre le manque de vertus que la littérature misogyne attribue à la femme. Cette vision misogyne présente la femme comme une trahisseuse de l'harmonie et de l'intimité sexuelle conjugale. Ce portrait s'assombrit davantage, car la femme est aussi décrite dans la littérature comme une criminelle patentée.

### **2.1.2 La femme, une adapte du crime**

La littérature de la fin du Moyen Age présente la femme comme une abonnée aux crimes. Ces actions criminelles sont les empoisonnements, les pratiques occultes ainsi que les meurtres.

Les empoisonnements sont présentés comme une habitude féminine. Jean de Meun écrit sans ambages que : « (...) *c'est le moindre des péchés dont les femmes sont coupables ; leur nature les porte à faire pis. Ne voit-on pas comment les marâtres préparent des poisons à leurs fillâtres* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 160). Par cette assertion, Jean de Meun

présente l'empoisonnement comme une pratique ordinaire pour les femmes. Elles préparent le poison à partir du venin de serpent et surtout des plantes toxiques ou vénéneuses. Ce portrait d'empoisonneuse bien présent dans la société est un passif du lourd passé d'Ève et de « *sa pomme envenimée* », sans oublier la toxicité supposée du sang menstruel. Ainsi, l'empoisonnement, selon les termes de Robert Guiscard, apparaît comme une « *ruse féminine* » (F. Collard, 1992, p. 110),

Par ailleurs, Jean de Meun écrit que les femmes « *se livrent aux charmes et sorcelleries, et à d'autres pratiques diaboliques dont nul ne pourrait dire le nombre* » (2006, p. 160). Ainsi, la femme incarne le maléfice. Cela repose principalement sur une misogynie cléricale qui fait de la femme la partenaire du diable depuis l'aube du monde. Pour les mentalités de l'époque, la femme, descendante d'Ève, est responsable de l'expulsion du jardin d'Eden, en connivence avec le serpent. Cet héritage fait de la femme le suppôt du diable, capable de jeter des sorts et de pratiquer des sortilèges. À la fin du Moyen Age, un grand nombre de femmes accusées de sorcellerie et d'envoûtement sont brûlées par milliers sur les bûchers de l'Inquisition. L'Église les considère comme des « *diabes* » et « *habitées par Satan* ». (A. Tiphaine, 2011, p. 1).

Jean de Meun reprend donc à son compte une image de créature malfaisante bien présent dans cette société. Il écrit que la femme est capable d'agir « *par magie ou nécromancie (pour) forcer un homme à l'aimer, ou par les mêmes moyens le contraindre à haïr sa rivale* » (2006, p. 160). On pense qu'elles font usage de "ce pouvoir" et leurs premières victimes sont les Hommes, leurs époux. Et que cela peut aller jusqu'au meurtre : « *S'il dort avec elle, sa vie est en danger ; il doit craindre qu'elle ne le fasse pas égorger ou empoisonner dans son sommeil, voire pendant qu'il veille, ou bien, en désespoir de cause, le faire mourir à petit feu* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 164).

En poussant la caricature de la femme jusqu'au meurtre, Jean de Meun porte au comble son regard désapprobateur à l'égard de la femme. Il n'est pourtant pas le seul. De nombreux écrits de l'époque font mention de femmes ayant tenté ou même assassiné leurs époux. À titre illustratif, le lai de Marie intitulé *Equitan* narre l'histoire d'une femme qui tente d'assassiner son époux. En effet, le roi Equitan, seigneur des Nantais, s'est épris d'amour pour l'épouse de son sénéchal. La femme, voulant se séparer du sénéchal pour le roi afin que celui-ci fasse d'elle

la reine, fomente un complot contre son époux. Mais, tout ne se passe pas comme prévu, et c'est le roi qui finit par mourir dans la cuve d'eau chaude, ébouillanté<sup>13</sup>.

Cette tentative de meurtre de l'épouse du sénéchal sert dans la littérature à construire de la femme l'image d'une créature encline au crime. À ce sujet, les *Fabliaux* nous offrent l'exemple de la femme du bossu. : Celle-ci a trouvé le moyen et l'occasion de se débarrasser par le meurtre de son époux : « *Aussitôt il s'en vient à la dame et réclame sa récompense, car il a bien suivi ses ordres (...) Car du marché elle est contente. Disant qu'il a fait bonne besogne, Puisqu'il l'a délivrée ainsi D'un mari qui était si laid* » (R. Guiette, 1987, p. 73-74). Son manque d'empathie et la joie qu'elle exprime après son forfait viennent amplifier sa cruauté.

Le discours sur l'inclination féminine au crime s'exprime aussi, selon la pensée de l'époque, par une jalousie excessive et morbide. C'est pourquoi, Jean de Meun compare la femme jalouse aux animaux les plus féroces : « *Nul vieux sanglier hérissé quand il est bien excité par les chiens, n'est si furieux, ni si désespérée ni féroce, quand le veneur l'attaque allaitant ses petits, ni nul serpent si perfide, quand on lui marche sur la queue, qu'une femme qui trouve son ami avec une nouvelle amie* » (2006, p. 170).

On pense que la femme est prête à toutes les contorsions, empoisonnement, sorcellerie, assassinat, pour ses buts égoïstes. Cela cache mal un autre de ses traits de caractère péjoratifs brossés dans la littérature : l'avidité.

### **2.1.3 La femme avide**

L'image de la femme est associée au luxe, à l'argent et aux objets précieux. Étant considérée comme dépourvue de vertus, la littérature misogyne estime qu'elle passe par tous les moyens pour obtenir ces biens matériels. Dans cette littérature, la nature avide de la femme s'exprime notamment à travers la prostitution et la multiplicité des partenaires.

Le discours des auteurs misogynes veut que la femme soit tellement de basse moralité que même si elle n'est pas une prostituée au vu et au su de tout le monde, elle n'en demeure pas moins une à l'intérieur d'elle-même. C'est ce que souligne Jean de Meun quand il écrit : « *Toutes vous fûtes, vous êtes et vous serez putes de fait ou d'intention car si l'on peut empêcher*

---

<sup>13</sup> « (...) Ils sont allongés ensemble près de la cuve placée devant le lit et font surveiller la porte par une jeune servante qui doit monter la garde. Mais le sénéchal revient, frappe à la porte que la jeune fille tient fermée. Il frappe si fort qu'elle est obligée de lui ouvrir et il découvre alors le roi et sa femme enlacés sur le lit. Quand le roi le voit arriver, il tente de cacher sa honte en sautant à pieds joints dans la cuve, par mégarde, complètement nu. Il meurt ébouillanté (...) » (Marie de France, 1998, p. 51).

*le fait, nul ne peut contraindre la pensée, et toutes les femmes ont cet avantage d'être maîtresse de leur volonté* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 160).

La vision de Jean de Meun est que la femme est potentiellement une dépravée et la recherche effrénée du profit la conduit à utiliser ses charmes pour avoir plusieurs amants à la fois. Il écrit que de nombreuses femmes encouragent cela à l'image de « *La Vieille* » pour qui « *elle doit prendre partout l'argent ; elle ferait une grande sottise si, après avoir réfléchi, elle ne voulait qu'un amant, (...)* ; *telle femme a bien mérité son malheur qui prend la peine d'aimer un seul homme* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 225). Il en découle que de nombreuses femmes multiplient les partenaires pour satisfaire leur cupidité, comme le conseille la « *Vieille* » : « *Qu'elle ne se soucie pas d'aimer ceux qui n'ont pas d'argent ; le pauvre ne vaut rien, serait-il Ovide ou Homère (...), qu'elle ne pense qu'à l'argent* » (G. Lorris, J. de Meun, 2006, p. 233 et p. 235).

*Le Roman de la Rose* attribue cette sorte de dépravation des mœurs à la mauvaise éducation que les filles reçoivent de leurs mères (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 163). À l'analyse, pour Jean de Meun, la femme est obnubilée par le bien matériel et c'est l'avidité naturelle de la femme pour les richesses qui permet de comprendre le comportement immoral et cupide de la mère et de la fille. La littérature misogyne véhicule aussi l'idée que la femme est un être constamment porté à faire le mal à son conjoint et à ses amants pour satisfaire son avidité. On voit bien cela avec la « *Vieille* » : « *aussi doit-on les tromper sans remords. La femme qui n'a qu'un seul ami est insensée. Elle doit en avoir plusieurs, et s'efforcer autant qu'elle peut, de les séduire et de leur plaire de telle sorte qu'ils se ruinent pour elle* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 228). Elle ajoute même « *qu'elle ne doit rien leur laisser, qu'elle les dépouille au contraire, au point qu'ils meurent, criblés de dettes* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 232). Ce qui laisse une idée claire des actes malfaisants qu'elle est supposée encline à infliger à ses semblables du fait de son avidité.

La littérature misogyne médiévale a une vision particulière de la femme. On pense qu'elle est un supplice pour la société car naturellement portée sur la trahison, l'infidélité, le crime et la cupidité. Tout cela est décrit comme des traits de caractère présents chez toutes les femmes et les poussent à tous les actes délictueux. La base de ce regard est l'idée de l'imperfection féminine, son manque de vertus, contrairement à l'homme. Cette image négative de la femme a des répercussions sur la situation sociale des femmes, telle que décrite dans la littérature.

## 2.2 Les limitations imposées à la femme

La situation de la femme décrite par les auteurs littéraires semble liée aux idées sociétales qu'ils ont de la femme. Les imperfections qui la caractérisent, selon leur regard, font qu'elle est l'objet de restrictions par rapport à l'Homme dans plusieurs domaines de la vie sociale.

Les préjugés sur la femme ont des répercussions sur le couple. La femme y est considérée comme inférieure. C'est une conséquence de l'idée de la subordination féminine à l'Homme. Cette idée, on l'a vu, repose sur l'interprétation du récit biblique de la création. On pense que la femme a été créée comme un supplément, une aide sur laquelle l'Homme, supérieur, doit dominer. Se basant sur ces conceptions, les Hommes se donnent une place supérieure dans le couple, s'érigeant parfois en maîtres suprêmes, au mépris de la loi matrimoniale. Jean de Meun met le doigt sur cette réalité dans le couple : « *Ami, ce jaloux que j'ai pris pour exemple, qui s'érige en seigneur de la femme, laquelle devrait être son égale et sa compagne, selon la loi qui les unit, (...), car l'amour ne peut vivre dans la contrainte et la servitude. (...)* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 164).

Depuis le concile de Latran IV<sup>14</sup>, les lois et règles qui régissent le mariage stipulent que les deux conjoints sont sur un pied d'égalité. Il en découle que dans le mariage, à la fin du Moyen Age, il n'y a pas d'infériorité et de subordination de la femme, mais plutôt des partenaires de vie communes qui sont égaux (Gabriel le Bras, 1968, p. 196). Mais, les discours misogynes qui circulent sur la femme conduisent à une domination écrasante de l'Homme.

Par ailleurs, les femmes sont souvent l'objet de violence à cause de soupçons d'infidélité. L'idée que la femme est naturellement déloyale et encline à l'infidélité crée une méfiance chez bon nombre de maris ; ce qui conduit ceux-ci à battre leur compagne. Marie de France écrit concernant le seigneur Guigemar que « *La jalousie le dévorait (...) Car personne ne supporte l'idée d'être cocu* » (M. de France, 1998, p.30). Et Jean de Meun de renchérir : « *C'est ainsi qu'on voit des unions où le mari (...), corrige et bat sa femme ; il lui reproche de hanter les caroles et la compagnie des garçons* » (2006, p. 150). Dans la littérature, on justifie et encourage les époux à les châtier corporellement : « *si votre femme vous traitait un jour de haut par sa malice, ne soyez donc pas si musart que de la (faire) souffrir bien longtemps* » (R.

---

<sup>14</sup> Le concile de Latran est le douzième concile œcuménique de l'Église catholique. Il se tient à l'initiative du pape Innocent III du 11 au 30 novembre 1215. Il a permis de prendre plusieurs décisions notamment sur le mariage qui devient un sacrement et les fondamentaux de l'union conjugale : l'indissolubilité, l'exogamie et le libre consentement des conjoints.

Guiette, 1987, p. 89). On sait que de simples soupçons nés de la méfiance peuvent conduire à la violence contre les épouses.

Ce même discours misogyne fait que la femme est l'objet de nombreuses restrictions juridiques à cause des faiblesses qu'on attribue au genre féminin. Dans *Le Roman de la Rose*, la « Vieille » affirme à juste titre que « *les femmes sont nées libres, mais la loi les a soumises à certaines conditions qui leur ôtent leur liberté naturelle* » (2006, p. 237). En effet, le statut de la femme fait de la fille, de l'épouse ou de la mère une mineure. Ainsi, toute action en justice de sa propre initiative lui est impossible (M. Bonnaud, p. 43)<sup>15</sup>. Tout cela repose en grande partie sur l'idée que la femme est un être imparfait faisant très peu usage de la raison. Si l'on pense qu'elle ne raisonne pas suffisamment, il apparaît donc clair qu'elle ne peut pas ester en justice. À la fin du Moyen Age seule la veuve peut disposer librement de ses biens et comparaître seul au tribunal. On comprend pourquoi, dans les archives, les testaments féminins sont moins nombreux que les testaments masculins (D. Lett, 2013, p. 160).

En outre, le manque de confiance crée par l'image négative de la femme fait que des épouses se retrouvent très souvent privées de liberté : « *la liberté : (...). Ainsi, toutes les femmes, dames ou demoiselles, de quelque condition que ce soit, sont portées naturellement à chercher par quels chemins elles pourraient se rendre libres* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 172). C'est en cela que Jean de Meun écrit que « *celui qui veut avoir les bonnes grâces d'une femme doit la laisser libre et ne pas la cloître* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 168). Le manque de confiance au niveau de la femme a pour conséquence de nombreuses restrictions dans le foyer<sup>16</sup>.

On peut trouver là une explication aux empoisonnements, aux crimes et aux tentatives visant à porter atteinte à l'intégrité physique de l'Homme dont se rendrait coupable l'épouse et que relatent les œuvres littéraires. Dans la littérature, on pense que cette forme d'enfermement n'empêche pas le caractère malicieux de la femme : « *Celui qui surveille sa femme ou sa mie et ne cesse de l'épier devrait se garder de la prendre sur le fait (...) qu'il sache bien qu'elle fera pis* » (G. de Lorris, J. de Meun, 2006, p. 242).

---

<sup>15</sup> Par exemple, les donations ou les testaments souscrits par une femme doivent être rédigés en présence et avec le consentement du père s'il est vivant ou, à défaut, des consanguins masculins les plus proches. Si la femme est mariée, l'époux doit toujours être présent. La femme mariée ne peut généralement pas déclencher de procédure judiciaire à propos d'un quelconque méfait ou d'un délit subi sans le consentement ou la présence de son époux. Cf Didier Lett, 2013, p. 160.

<sup>16</sup> Chez les grecs, par exemple, on interdit à la femme le contact avec d'autres hommes en dehors du cadre familial. Elle vit recluse dans le gynécée et passe le clair de son temps à travailler et tisser la laine.



## Conclusion

La société occidentale du Bas Moyen Age a connu un discours misogyne qui dévalorise la femme indépendamment des écrits qui s'inspirent de l'amour courtois et idéalisent la femme. Il s'agit de deux courants de pensée bien présents dans la société et chez les intellectuels de l'époque, à travers notamment leurs écrits. Dans la littérature, derrière les mises en scène et les exagérations se profilent la pensée ou la vision qu'on a sur la femme. L'analyse a révélé que les discours de dénigrement de la femme s'inspirent d'une part de la culture antique païenne et chrétienne notamment les mythes patriarcaux et les écrits des philosophes et des pères de l'Église défavorables aux femmes et d'autres part les préjugés sociaux qui en ont découlés traitant les femmes de déraisonnées et de superficielles. Ces auteurs conçoivent que la femme est naturellement déloyale, infidèle, criminelle et avide. Ce discours conduit à une méfiance à l'égard des femmes, à restreindre leurs libertés conjugales et à les violenter, à les marginaliser dans le couple et dans leur capacité à être instruite. Ce sont des réalités de la vie sociale de la femme au bas Moyen Age. Mais, les sociétés modernes et post-modernes ne portent-elles pas aussi les marques de cette misogynie ?

## Références bibliographiques

### A- Sources

GUIETTE Robert, 1987, *Fabliaux et contes du Moyen Age*, Paris, Éditions LGF, 239 p.  
Guillaume de LORRIS et Jean de MEUN, 2006, *Le roman de la Rose*, Texte mis en français moderne par André Mary, Saint-Armand, Éditions Gallimard, 411 p.  
MARIE de France, 1998, *Lais de Marie de France*, Paris, Éditions Lgf, 156 p.

### B- Bibliographie

BLOCH R. Howard, 1993, « La misogynie médiévale et l'invention de l'amour en Occident », In : *Les Cahiers du GRIF*, N° 47, 1993, Misogynies, pp. 9-23, doi : 10.3406/grif.1993.1868 [http://www.persee.fr/doc/grif\\_0770-6081\\_1993\\_num\\_47\\_1\\_1868](http://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1993_num_47_1_1868)  
COLLARD Franck, 1992, « Recherches sur le crime du poison au Moyen Âge » in *Journal des savants*, N°1, PP.99-114.  
DUBOIS Méline, 2007, *L'exclusion des femmes des ministères catholiques : une discrimination basée sur le sexe*, Mémoire de Master en Sciences des religions, Université de Québec à Montréal, Décembre 2007, 137 p.  
GALVEZ-BEHAR Gabriel, 2009, « Le constructivisme de l'historien. Retour sur un texte de Brigitte Gaïti », *Le Mouvement social*, N° 229, pp. 103-113.  
GARGAM Adeline, LANÇON Bertrand, 2020, *Histoire de la misogynie ; Le mépris des femmes de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Arkhe, 311p.  
JOSIP Abramac, *L'étude des personnages féminins dans les lais de Marie de France*, Mémoire de master, sous la direction de Daniela Curko, Zadar, 79p.

- LAÏD Baptiste, 2015, *Les fabliaux avant la lettre de Marie de France et le récit comique aux XIIIe et XIIIe siècles*, Le Fablier, 26, pp. 13-32.
- LETT Didier, 2013, *Le genre au Moyen Âge*, Hommes et femmes, Masculins, Féminins XIIIe-XVe siècle, Paris, Armand Colin, 270p.
- ROUCHE Michel, 1981, « La femme au Moyen Age, histoire ou hagiographie ? », In *Revue du Nord*, Tome 63, N°250, Juillet-Septembre, pp. 581-584.
- TIPHANE Amélie, « Les sorcières au Moyen Âge », in *Rabdog*, N°58,6 Nov 2011, [rabdog. Unblog.fr/2011/11/06/les-sorcières-au-moyen-âge/comment-page-1] (consulté le 20/09/2022 à 22h15).

---

**Konan Parfait N'GUESSAN** est Maître-Assistant d'Histoire médiévale. Il est membre de l'équipe de recherche Patrimoine, Mémoire, Culture, Histoire et Identité : Histoire des Faits et des Civilisations de l'Antiquité à nos jours (PAMELCHID-HIFCA) de l'École Doctorale Société, Communication, Arts, Lettres et Langues (SCALL) de l'Université Félix Houphouët-Boigny (UFHB). Il concentre ses recherches et publications sur la civilisation médiévale notamment en histoire culturelle, en histoire des représentations, en histoire religieuse et en histoire des femmes et des questions de genre.

**Konan Parfait N'GUESSAN**  
Département d'Histoire  
Université Félix Houphouët-Boigny (UFHB)  
BP V 34 Abidjan 01 (Département  
d'Histoire/SHS/UFHB)  
[parfaitnguessan77@gmail.com](mailto:parfaitnguessan77@gmail.com)